



HAL
open science

La séparation, un concept pour penser les relations précoces et leur réaménagement à l'adolescence

Isée Bernateau

► **To cite this version:**

Isée Bernateau. La séparation, un concept pour penser les relations précoces et leur réaménagement à l'adolescence. La psychiatrie de l'enfant, 2008, L'empathie, 2 (51), pp.425 - 455. 10.3917/psy.512.0425 . hal-01509890

HAL Id: hal-01509890

<https://hal.science/hal-01509890>

Submitted on 20 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA SÉPARATION, UN CONCEPT POUR PENSER LES RELATIONS PRÉCOCES ET LEUR RÉAMÉNAGEMENT À L'ADOLESCENCE

Isée BERNATEAU¹

LA SÉPARATION, UN CONCEPT POUR PENSER
LES RELATIONS PRÉCOCES
ET LEUR RÉAMÉNAGEMENT À L'ADOLESCENCE

Ce travail vise à montrer l'efficacité et l'opérativité du concept de séparation pour penser les relations précoces, y compris au temps du narcissisme primaire et de la fusion à l'objet, ainsi que leur réaménagement à l'adolescence. Les limites du concept de processus de séparation-individuation, proposé par M. Mahler et repris par P. Blos, sont interrogées en raison du caractère téléologique de leur conception du psychisme humain. Le cas d'une adolescente ayant des difficultés à dire « je » permet de distinguer processus de différenciation et processus de subjectivation, et de montrer que la séparation joue dans ces deux processus un rôle crucial. Mais de façon concomitante, une rêverie unitaire de non-séparation, proche du mythe de l'androgyné tel qu'il est relaté dans le Banquet de Platon, parcourt la vie psychique.

SEPARATION, A CONCEPT FOR THINKING ABOUT EARLY RELATIONS
AND THEIR READJUSTMENTS AT ADOLESCENCE

This work aims to show the efficiency and operative capacity of the concept of separation when used to consider early relations, including

1. Psychologue clinicienne, docteur en psychopathologie et psychanalyse, chargée de cours en psychologie clinique, Centre de recherches sur l'adolescence, Université de Paris VII - Denis-Diderot.

the period of primary narcissism and fusion to the object, as well as their readjustment at adolescence. The limits of the concept of the separation-individuation process, proposed by M. Mahler and taken up again by P. Blos, are questioned because of the teleological character of their conception of the human psyche. The case of an adolescent girl who has difficulty saying « I », makes it possible to distinguish processes of differentiation and processes of subjectivation, and to show that separation plays a crucial role in these two processes. However, in a concomitant way, a unitary dream of non-separation, close to the myth of the androgyne such as it was related in Plato's Banquet, runs through psychic life.

LA SEPARACIÓN, UN CONCEPTO PARA PENSAR
LAS RELACIONES PRECOCES
Y SUS CAMBIOS EN LA ADOLESCENCIA

Este trabajo trata de mostrar la eficacia y la operatividad del concepto de separación para poder pensar en las relaciones precoces, incluso en el momento del narcisismo primario y de la fusión con el objeto, así como los cambios de la adolescencia. Se interrogan los límites del concepto de proceso de separación-individuación, propuesto por M. Mahler y retomado por P. Blos, dado el carácter teleológico de su concepción del psiquismo humano. El caso de una adolescente con dificultades para decir « yo » permite distinguir procesos de diferenciación y procesos de subjetivación y de mostrar que la separación tiene un papel crucial en esos dos procesos. Sin embargo, una fantasía unitaria de no separación, cercana al mito del andrógino del « Banquete » de Platón recorre paralelamente la vida psíquica.

Comment en vient-on à se séparer, à pouvoir s'éprouver comme séparé, en particulier de ses objets d'investissement ? Et quel est le rôle de la séparation au sein des relations précoces, entre le nourrisson et la mère ? Hegel attribue à l'entendement une fonction de séparation : « L'activité du séparer est la force et le travail de l'entendement, la puissance la plus étonnante et la plus grande, ou plutôt la puissance absolue » (1807, p. 46). La Genèse nous offre le récit d'une série de séparations différenciatrices organisant un certain ordre du monde, et permettant de passer d'une totalité chaotique et agglomérée à un monde organisé. Mais comment concilier une telle définition de la séparation avec la vie psychique inconsciente ? Une telle fonctionnalité de la séparation contredit radicalement le sentiment océanique, cher à Romain Rolland

et repris par Freud, d'une « absence de frontières » et d'un « lien avec le Tout » (1929, p. 253). Freud note que ce sentiment océanique persiste néanmoins dans la vie d'âme de nombreux hommes à côté et *en même temps* que sa prise en compte d'une séparation d'avec l'extérieur, comme la Rome antique qui subsiste, cachée mais intacte, sous la Rome moderne. L'homme ne renoncerait-il en effet jamais totalement au vertige de l'Un ?

Dans l'imaginaire commun, une longue marche semble mener le sujet de l'union, propre à l'enfance, à la séparation, caractéristique de l'âge adulte. Mais cette imagerie, pour répandue qu'elle soit, ne saurait suffire à faire de la séparation un processus et, qui plus est, un processus qui trouverait à l'adolescence un moment crucial d'actualisation. Il y a loin du constat des séparations dans leur réalité à la description métapsychologique d'un processus de séparation œuvrant dans le psychisme de la vie à la mort, d'autant plus que la séparation n'est pas un concept freudien. Penser le processus de séparation dans une perspective métapsychologique ne peut donc pas faire l'économie d'un questionnement sur la réalité de son existence, et ce dès les relations précoces.

LE « PROCESSUS DE SÉPARATION-INDIVIDUATION » EN QUESTION

Pour certains auteurs pourtant, la réalité du processus de séparation ne fait pas question. M. Mahler et P. Blos proposent, avec le concept de « séparation-individuation », de décrire un processus qui se déroulerait de la naissance à la mort, mais qui trouverait, dans la première enfance et à l'adolescence, des temps forts d'actualisation. Selon M. Mahler, le « processus de séparation-individuation » (1967) se déploie dans les premières années de la vie. Ce point de vue psychogénétique a été repris par P. Blos (1967) concernant l'adolescence. L'un comme l'autre posent comme enjeu de ce « processus de séparation-individuation » l'acquisition progressive du sentiment d'être séparé. P. Blos consi-

dère qu'il se produit à l'adolescence un « second processus de séparation-individuation », par opposition au « premier processus de séparation-individuation », mis en évidence par M. Mahler à propos de la petite enfance. Cette visée développementale et psychogénétique raconte l'histoire de la psyché humaine en considérant que des phases s'y succèdent les unes aux autres, dessinant un long chemin qui court de la naissance à la mort, et qui conduit l'individu, de la fusion initiale à l'objet primaire vers toujours davantage d'autonomisation, de séparation, d'individuation. La séparation a certes pour M. Mahler et P. Blos l'évidente épaisseur d'un processus, mais est-il possible de souscrire sans restriction à la définition qu'ils en donnent ? Ce processus est-il en effet à même de rendre compte du rôle de la séparation au sein des relations précoces, ainsi que du réaménagement des liens qui s'opère pendant l'adolescence ?

Le modèle de M. Mahler à l'épreuve

On doit à M. Mahler la notion de « séparation-individuation » (1967). Cette notion s'inscrit dans une compréhension plus large du psychisme dont il importe de rappeler brièvement les principales caractéristiques. M. Mahler, à partir de l'étude des vicissitudes de l'individuation dans la psychose infantile, élabore un modèle du développement du nourrisson, depuis la symbiose jusqu'à l'autonomie (1968). La phase symbiotique y succède à une phase d'autisme normal, pendant laquelle le nourrisson est une monade fermée aux stimuli du monde extérieur. M. Mahler reprend à son compte l'image de l'œuf dans sa coquille que Freud (1911) utilise lorsqu'il tente de décrire le narcissisme primaire comme système à la fois clos et autarcique. En revanche, la phase symbiotique repose sur l'idée d'une « unité duelle » mère/enfant, puisque le nourrisson ne peut assurer seul sa propre homéostasie.

À cette phase symbiotique succède le début du « processus de séparation-individuation », qui commence dès l'âge de 6 mois. Ce stade correspond à la naissance psychologique de l'individu car il suppose que l'enfant puisse acquérir un fonctionnement autonome en présence de sa mère. Ainsi, pour

M. Mahler, la séparation correspond d'abord au : « sentiment d' "être séparé" en référence à la réalisation intrapsychique d'un sentiment d'être séparé de la mère et, par là, de l'univers dans son ensemble » (1975, p. 20), et non pas du tout au fait d'être séparé physiquement de quelqu'un. Cette définition a le mérite de mettre l'accent sur la valeur proprement psychique de la séparation. Certaines séparations dans la réalité ne provoquent en effet pas chez le sujet séparé un éprouvé de séparation, mais un éprouvé de détresse, de dérégulation, d'arrachement..., etc., ce qui prouve la valence toute relative des séparations réelles pour la vie psychique. Cela dit, il semble néanmoins que la vie psychique ne puisse se résumer seulement au « sentiment » d'être séparé, car cette notion renvoie uniquement au registre conscient. Mais une telle restriction s'explique par le fait que M. Mahler élabore sa théorie évolutive du processus de séparation-individuation à partir, non pas du conflit intrapsychique, mais de l'observation directe des nourrissons en présence de leur mère. Elle distingue donc séparation et individuation comme des processus à la fois concomitants et complémentaires, observables tous deux à partir des données empiriquement repérables du comportement de l'enfant. Ainsi comprise, la séparation est d'abord et avant tout séparation d'avec la mère, et l'enjeu du processus de séparation est alors principalement la construction d'une représentation différenciée de soi.

Les avancées de M. Mahler sur l'importance de la fiabilité de la figure maternelle ont certainement influencé celles de J. Bowlby (1969). Sa « théorie de l'attachement », élaborée à partir des travaux des éthologues Loran et Tinbergen et d'une étude sur les carences – « déprivations » – observées chez les enfants hospitalisés, postule en effet une pulsion primaire d'attachement indépendante de l'*Hilflosigkeit* du nourrisson. Reprenant les études d'I. Hermann (1943) sur l'agrippement chez les grands singes, J. Bowlby élabore l'idée selon laquelle l'attachement de l'enfant à sa mère est indépendant des besoins physiologiques et qu'il a pour fonction, chez l'homme comme chez les grands mammifères, « la protection à l'égard des prédateurs », c'est-à-dire qu'il « donne à l'enfant l'occasion d'apprendre de sa mère des activités variées nécessaires à sa survie » (p. 304). Il s'agit en effet pour

J. Bowlby de refuser la prépondérance freudienne de la pulsion au profit de la recherche de sécurité, c'est-à-dire de privilégier la confiance, la dépendance, et non l'investissement pulsionnel et objectal, qu'il soit oral, anal, phallique ou génital. Selon J. Bowlby, le petit d'homme doit en somme pouvoir introjecter sa mère jusqu'à devenir pour lui-même sa propre mère.

Dans ses descriptions cliniques fort minutieuses, M. Mahler mettait déjà l'accent sur l'importance de la fiabilité de la figure maternelle, puisqu'elle montrait que l'enfant doit avoir confiance et trouver réassurance chez sa mère pour pouvoir peu à peu s'en séparer. Elle s'attachait également, comme J. Bowlby après elle, à décrire les vicissitudes que le processus de séparation-individuation connaît, les différences de développement d'un enfant à l'autre, les possibles régressions, fixations ou retards dans la maturation de l'enfant du fait des carences de l'environnement. Mais, chez M. Mahler comme chez J. Bowlby, un chemin se dessine, depuis la symbiose jusqu'à l'individuation, chemin certes jalonné d'embûches et de dangers, mais que l'enfant bien accompagné peut parcourir sans risque majeur.

L'adolescence et le « second processus de séparation-individuation »

P. Blos, quand il se penche sur l'adolescence, reprend l'essentiel des théorisations de M. Mahler pour en proposer un second temps : à l'adolescence se répéterait l'« éclatement de la membrane symbiotique » (1967, p. 115), mais cet éclatement, qui avait permis à l'enfant d'acquérir une certaine individuation, permet désormais à l'adolescent de conquérir son autonomie et de se séparer de sa famille. L'adolescence et la petite enfance ont donc en commun d'être des périodes de restructuration et de renégociation du lien à l'objet, bien que ce soit de façon inversée. Là où la petite enfance sépare l'enfant de la mère réelle grâce à l'internalisation de celle-ci, l'adolescence sépare au contraire l'enfant de ses objets internalisés pour l'amener à rencontrer un nouvel objet réel. Mais si le déplacement d'un premier objet vers un autre est la grande tâche qu'accomplit l'adolescence, il faut néanmoins

remarquer que c'est une tâche difficile pour l'adolescent et notamment en raison du caractère narcissique des liens objectifs. P. Blos reconnaît la dimension nécessairement narcissique du lien aux objets œdipiens, puisqu'il prend pour modèle de ce lien, à l'instar de M. Mahler, la dyade mère/enfant (1962). À tel point que l'on peut se demander si, finalement, le second processus de séparation-individuation ne serait pas simple réédition du premier ? Ainsi, l'adolescent est-il sous le coup d'une reviviscence de l'archaïque, ou bien souffre-t-il de la liquidation du complexe d'Œdipe ? Les deux registres semblent en réalité se recouvrir l'un l'autre pour P. Blos, qui place la seconde séparation-individuation dans le prolongement de la première, mais qui, au sein de ses analyses, privilégie toujours la référence œdipienne.

La référence à la dyade précœdipienne prend néanmoins sens, pour P. Blos, dans le lien qu'il établit entre la régression de l'adolescent et son évolution, qui va le faire passer d'un stade à l'autre. L'adolescent est selon lui contraint de réexpérimenter des états moïques abandonnés (1962), mais cette régression est momentanée et elle aboutit finalement à l'affirmation d'une subjectivité plus affirmée. Car la régression transitoire et répétée de l'adolescent ne l'empêche pas de traverser successivement les différentes sous-phases que P. Blos identifie au décours de l'adolescence : période de latence ou période préliminaire, préadolescence, première adolescence, adolescence proprement dite, adolescence tardive. Ce séquençage rappelle les phases et sous-phases de M. Mahler, même si P. Blos admet qu'il s'agit d'une abstraction. La dimension régressive contredit en effet, au moins en partie, la linéarité d'un tel parcours, mais P. Blos reste malgré tout fidèle à une vision téléologique de la psyché humaine. L'abandon des premiers objets d'amour est pour lui la visée ultime du processus de séparation à l'adolescence, et cet objectif fait de l'adolescence un processus orienté vers un but.

Une telle vision n'est pas sans encourir les risques d'une téléologie orientée où le but ultime du processus, l'amour génital, détermine rétrospectivement les différents passages obligés. Dans sa théorisation de l'adolescence, Freud accorde une importance particulière aux « processus primaires posthumes » : « L'arrivée retardée de la puberté rend possible les

processus primaires posthumes » (1895, p. 663). F. Richard en conclut que Freud se représente le développement comme un « chevauchement », une surimpression et non comme une succession (2007). Il est du coup impossible et vain de retracer un ordre des événements psychiques, sauf à vouloir sacrifier à une volonté épique, caractéristique justement de l'adolescent qui reconstruit et valorise une version exemplaire de sa traversée de l'infantile.

La prise en compte de l'après-coup dans ses implications les plus radicales contredit en effet une visée évolutive dans laquelle prédominerait le « surmontement » et interdit de sacrifier à une vision trop linéaire du développement humain. Ainsi, il est juste de noter que les logiques narcissique et œdipienne se recouvrent et se réinterprètent l'une l'autre. Il n'est donc pas possible, en particulier à l'adolescence, de séparer le registre anaclitique du registre œdipien, ni de privilégier un registre au détriment de l'autre. La théorie développementale, dans son application à l'adolescence, trouve là sa limite, dans la mise sous silence qu'elle opère d'un conflit intrapsychique pourtant central. Doit-on pour autant rejeter l'ensemble des théorisations de M. Mahler et de P. Blos ? S'il n'est pas certain qu'il existe en effet un processus de séparation-individuation aussi repérable, il n'en reste pas moins vrai que la séparation joue un rôle central à l'adolescence, et qu'elle intervient aussi bien dans le processus de différenciation que dans le processus de subjectivation.

IRÈNE, UNE ADOLESCENTE SANS « JE »

J'ai reçu Irène en psychothérapie¹ une fois par semaine pendant trois ans. Or, cette adolescente a été, pendant tout un temps de sa thérapie, incapable de dire « je ». La question de l'accès au « je » peut certes être spécifiquement considérée comme celle de l'accès à une position subjectivée, et on pour-

1. Dans le cadre d'un centre médico-psychologique accueillant des enfants et des adolescents.

rait conclure à une entrave du seul processus de subjectivation. Mais pourquoi Irène ne peut-elle pas dire « je » ? Qu'est-ce qui l'en empêche ? Fait-elle état d'une difficulté à se différencier, à se subjectiver, ou encore à se séparer ?

Irène sans « voix »

Irène vient me voir parce qu'elle est restée sans voix à un oral. Elle n'a pas pu parler. Aucun son ne pouvait sortir de sa bouche. Âgée de 17 ans, elle est en 1^{re} littéraire et elle vient d'échouer à son oral blanc de français. Elle a très peur de ce qui lui est arrivé, et elle craint de rater son bac si cela se reproduit. D'emblée, elle ajoute que, pendant cet oral, elle s'est sentie rattrapée par ses parents. Elle devait commenter un extrait de *La danse de mort* de Strindberg, et elle a pensé à sa famille. Les conflits entre ses parents, comme ceux du couple infernal qui se déchire et se détruit dans la pièce. Du coup, elle n'a rien pu dire à l'homme assis en face d'elle, un enseignant que pourtant elle connaît bien. Il restait silencieux et cela l'impressionnait. Elle ne se sentait aucun droit de parler, comme face à un mur de silence qui ne lui renvoyait rien. Et elle a éclaté en sanglots.

Irène raconte cette scène d'une petite voix, entrecoupée de longs silences. Elle évite mon regard autant que possible. Elle est jolie, mais elle a l'air triste et timide. Son visage possède néanmoins une gravité et une détermination qui me donnent à voir la nécessité, peut-être l'urgence de sa parole. Loin de chercher à banaliser cette scène d'effondrement à l'oral, Irène s'en empare d'ailleurs comme le révélateur d'un mal-être diffus mais constant qui aurait enfin trouvé une voie d'expression. Les premières associations qu'elle fait renvoient à sa famille : ses parents ont toujours été en conflit, « elle a entendu des choses qu'elle n'aurait pas dû entendre ». Irène a trois frères plus âgés. L'année dernière, le plus jeune de ses frères, Erwan, a quitté, comme ses aînés quelques années auparavant, la maison familiale et refuse maintenant tout contact avec ses parents. Irène se retrouve donc, depuis un an, entre ses deux parents, seule témoin des cris et des portes qui claquent. Elle se dit « isolée, avec personne à qui parler ». Désormais, quand elle rentre à la maison, elle s'enferme dans

sa chambre pour travailler, elle fuit leurs conflits le plus possible. Jusqu'à la 3^e, elle ne se rendait pas compte de la situation entre ses parents, « elle ne voulait pas voir ». L'an dernier, ça a été l'inverse, elle pensait tellement à eux que cela l'a empêchée de travailler. Cette année, ça recommence, et elle voudrait se détacher enfin d'eux, pour pouvoir penser et travailler plus librement.

Irène dit qu'elle a été étonnée quand l'enseignant lui a demandé si elle sortait, si elle s'amuse, si elle avait des amis. Elle pleurait en face de lui, mais elle ne se rendait pas compte qu'elle renvoyait l'image de quelqu'un de triste, de renfermé. Et pourtant, triste, elle l'est, avec ses yeux toujours baissés et cette voix fragile qui hésite avant de dire chaque mot. Mais c'est la première fois qu'elle peut nommer et reconnaître comme lui appartenant cette tristesse qui l'imprègne. Irène dit aussi que si elle n'a pas pu dire un mot à cet oral de français, c'est en réalité parce qu'elle s'est sentie incapable de parler en son nom propre. Que pouvait-elle dire, elle, de ce texte de Strindberg ? Les yeux baissés, elle murmure : « Je n'assume rien de ce que je fais, pourtant, j'aime lire et j'écris parfois des textes mais je me sens incapable de parler. » Elle n'ose pas non plus parler de ses problèmes à ses amis : « Ils ne comprendraient pas. Les gens ne s'intéressent pas, sauf si c'est un accident, un divorce... » Mais paradoxalement, c'est en se trouvant sans voix face à un autre que la nécessité d'une parole s'est faite jour pour elle.

Lors de la deuxième séance, Irène m'annonce qu'elle se sent libérée par rapport à la dernière fois car elle s'est rendue compte qu'elle avait vraiment besoin de parler à quelqu'un. Et elle parle en effet. Les mots ne lui viennent pourtant pas facilement, et de longs silences ponctuent chacune de ses phrases. Sa parole déploie une réalité familiale douloureuse et inflammatoire : « Il y a sans arrêt des cris dans leur maison, tout le monde crie, c'est impossible de se faire entendre » ; « Mes parents parlent sans arrêt de divorce sans jamais divorcer, c'est insupportable pour nous. » Dans sa famille, personne ne réussit à se parler et ça a toujours été comme ça : « On a tous énormément de mal à communiquer les uns avec les autres. Il n'y a pas de geste tendre, pas de parole, rien. » Au début de son année de 1^{re}, elle a pleuré et elle a dit à ses

parents qu'elle ne voulait pas qu'ils lui « foutent son année en l'air » comme l'an passé.

Un jour, Irène révèle, avec difficulté, que son père prend beaucoup de somnifères pour dormir et des excitants pour se réveiller. Parfois, le matin, quand il sort de sa chambre, il est confus, dans une sorte d'état crépusculaire : « On pense tous qu'il faut faire quelque chose pour mon père, il faut qu'il se soigne. Mais on ne peut pas lui en vouloir. C'est à cause de son travail. Il travaille tellement, il a tellement de stress avec son journal. » Ils se font tous néanmoins du souci pour leur père, ils ont peur qu'il n'ait un accident car il est tombé un matin dans la cuisine et cela pourrait lui arriver de nouveau : « Mais c'est impossible de parler de ça à mon père. Il dirait qu'il n'y a aucun problème. Il ne voit pas qu'il est comme drogué. Et puis, de toute façon, on ne se parle pas. On ne peut se dire les choses qu'en hurlant. »

« *On* » et « *Nous* »

Pendant la première année de thérapie, à peu de choses près, les séances d'Irène se ressemblent toutes. Irène fait d'abord le point sur la situation de ses parents et sur les disputes à la maison, puis elle dresse, au nom de la fratrie, un éventail de choses à faire : « On a pensé qu'il faudrait que mon père soit hospitalisé, il a vraiment besoin de se faire aider et il ne le fera pas tout seul. Il ne se rend pas compte à quel point il est malade. On pense qu'il faudrait qu'on le lui fasse réaliser, mais on ne sait pas comment faire, c'est si difficile de lui parler. » Elle se reproche, semaine après semaine, de ne pas faire assez pour ses parents qui, eux, « ont tout fait pour nous, pour nous donner la meilleure éducation, pour qu'on ne manque de rien ». Elle trouve qu'il leur revient, à elle et ses frères, d'aider leur père, vu tout ce qu'il leur a sacrifié. En même temps, cette volonté d'aide achoppe sur le silence obstiné de leur père.

Dans les premiers mois de la thérapie, mon attention, à l'instar de celle d'Irène, est captée, fascinée, par cette situation familiale inflammatoire, inquiétante, angoissante. Néanmoins, au bout d'un certain temps, « derrière » ou « malgré » la gravité pourtant manifeste de la situation familiale, je

commence à entendre que, si l'énoncé d'Irène est en effet toujours globalement le même, l'énonciation a, quant à elle, considérablement changé. Contrairement aux premières séances, Irène n'emploie désormais plus le « je » lorsqu'elle parle d'elle, mais bien plutôt un « on » ou un « nous », qui inclut ses frères et qui désigne la fratrie dans son face-à-face au couple parental. La parole d'Irène qui, dans les premières séances, était personnelle et personnalisée – quand bien même elle témoignait de cet envahissement parental – est à présent recouverte, enfouie sous une parole fraternelle groupale, indifférenciée.

Ainsi, sa parole propre semble avoir disparu, comme si s'était produit, dans l'espace psychothérapeutique, une mise en acte de son incapacité à exister pour elle-même. Cette perte ou cet effacement du « je » va de pair avec la présence de plus en plus massive dans le discours d'Irène d'un couple parental en grave conflit. Il serait néanmoins faux et caricatural de prétendre que le « je » a alors totalement déserté la parole d'Irène. Simplement, il est la plupart du temps recouvert, caché, occulté par un « nous » qui renvoie le plus souvent à la fratrie, mais parfois aussi au noyau familial restreint, et parfois encore au groupe familial dans son ensemble, englobant les grands-parents. Tout se passe alors comme si le groupe familial était dans une urgence et une excitation telles que dire « je » était devenu impossible. Irène est comme le porte-parole d'un groupe fraternel uni, voire confondu, dans une tentative messianique de sauvetage d'un couple parental en faillite. Sa parole s'énonce, en effet, par le biais de ce « nous » et de ce « on », comme si elle était le poste avancé de la fratrie me demandant de les soulager tous les quatre du poids de cette responsabilité. Irène vient en psychothérapie pour soigner, changer, ou réparer des imagos parentales éternellement défaillantes et excitantes, en tout cas omniprésentes. De sa vie propre, je ne sais en revanche rien du tout. Jamais il n'est question de ses amis, ni de ses amours, ni de ses projets.

Naissance ou renaissance du « je »

Au bout d'un peu plus d'un an de psychothérapie analytique, et alors que mes interventions avaient surtout consisté

à souligner la dimension d'emprise de ses imagos parentales sur sa psyché, quelque chose se produit tout à coup. Irène s'assoit et commence par dire : « Il faut qu'on se détache de nos parents. Mais on se sent lâches de ne pas faire ce qu'il faut. On ne peut pas les laisser comme ça. Ils vont trop mal. En même temps, c'est impossible de se parler dans cette famille. » Puis, elle ajoute : « Mais je suis là pour moi et j'en ai besoin. » Un grand silence suit cette parole. Irène n'a jamais jusqu'alors parlé de sa psychothérapie. Or, dans l'ici et maintenant de la cure, un « je » authentique survient, un « je » qui lui appartient en propre et qui affirme un besoin – un désir ? – qu'elle reconnaît comme étant à la fois sien et légitime. Cette parole survient de façon tout à fait inédite, imprévue. À partir de là, la qualité et la tonalité des séances changent. Une parole à la première personne se déploie chez Irène, parole qui, certes, dit encore et toujours cette conflictualité entre désir de détachement et désir d'aide par rapport à ses objets parentaux, mais parole qui reconnaît aussi à présent la qualité intrapsychique du conflit : « Je me rends compte que je veux toujours aider mon père, et surtout si ma mère le quitte, alors que ça ne devrait pas être mon problème. »

Parce qu'Irène s'approprie ou se réapproprie désormais sa propre problématique psychique, je peux, au bout d'un certain temps, en nommer les enjeux œdipiens, notamment la place de choix et de danger dans laquelle elle s'est retrouvée et pourrait se retrouver encore si sa mère quittait de nouveau la maison familiale, comme elle l'a déjà fait pendant un mois. Peu après, des pairs apparaissent pour la première fois dans son discours : d'abord un ami d'enfance, puis un amoureux. Irène parle néanmoins très difficilement et très parcimonieusement d'eux, comme si elle n'était pas tout à fait sûre encore qu'ils aient leur place sur la scène analytique, reflet de sa propre réalité psychique. Pourtant, un jour, elle dit à propos d'un ancien petit ami dont elle n'avait jamais parlé : « C'était comme avec mes parents. Je ne lui disais rien de ce que je pensais alors que je n'étais jamais d'accord avec sa façon d'être. » Ainsi, elle fait un lien entre les objets œdipiens de l'enfance et ce nouvel objet d'amour adolescent.

Des projets professionnels apparaissent également. Au moment du baccalauréat, Irène réussit mieux ses oraux que

ses écrits, ce qu'elle m'annonce assez fièrement. Le choix d'une filière est l'objet de nombreuses séances, jusqu'à ce qu'elle prenne la décision de faire des études de littérature. La filiation avec ses parents, après avoir été déniée énergiquement, est finalement reconnue. Irène affirme néanmoins avoir un rapport tout à fait personnel avec la littérature, en particulier l'écriture. En même temps, elle sent son écriture hantée par les objets de l'enfance : « J'ai besoin d'écrire. Mais je me rends compte que les textes que j'écrivais avant ne parlaient que de mes parents. C'était eux, partout, toujours, tout le temps. » Sa première année d'études à l'université rouvre la question épineuse d'un possible départ de chez ses parents : « Je le veux de tout mon cœur, mais je me dis que je ne peux pas les laisser. En même temps, mon père est grand, il n'a pas besoin que je lui tienne la main. » De cela, en réalité, elle n'est pas encore tout à fait sûre, tant il est vrai que la problématique narcissique et la problématique œdipienne s'intriquent dans la difficulté qu'elle a à lâcher la main de son père.

Chez Irène, cette difficulté à dire « je » a donc été transitoire et elle n'était pas l'indice d'une possible évolution vers la psychose. Mais cette incapacité momentanée au « je » grammatical est néanmoins intéressante dans son lien à un éventuel processus de séparation, qui reste à définir. En effet, une telle difficulté est-elle le signe d'un arrêt du développement, d'une impasse au sein du processus d'adolescence, ou bien un jalon sur le chemin qui devrait mener Irène de l'union vers la séparation ?

Irène pose de façon aiguë la question d'une intrication entre processus de différenciation, processus de subjectivation et processus de séparation à l'adolescence. Or, dans ces trois processus, la séparation a son rôle à jouer. Le processus de différenciation et le processus de subjectivation sont aujourd'hui reconnus comme étant déterminants à l'adolescence. Le processus de séparation ne court-il pas dès lors le risque d'être réductible à l'un ou l'autre de ces deux processus ? Une approche conceptuelle de la fonction de la séparation au sein même du processus de différenciation et du processus de subjectivation devrait nous amener à pouvoir spécifier le processus de séparation lui-même.

LA SÉPARATION, PIERRE DE TOUCHE
DU PROCESSUS DE DIFFÉRENCIATION

Quel rôle joue la séparation dans le processus de différenciation tel qu'il se déroule pendant l'adolescence ? Répondre à cette question implique de revenir sur les premiers temps mythiques du processus de différenciation, temps où la différence sujet/objet advient sur fond d'union. Mais de quelle union s'agit-il ? L'union entre la mère et l'infans est-elle une réalité, ou bien est-ce la séparation qui prévaut dans ces temps originaires ? Dans quelle mesure l'adolescence reproblématise-t-elle les relations entre le sujet et l'objet ? Est-elle porteuse d'une nouveauté, d'un inédit concernant la genitalité, ou n'est-elle que la simple réédition de processus déjà présents dans l'infantile ?

Fusion ou séparation à l'adolescence ?

Le processus d'adolescence donne certes à la séparation une réalité et une densité qu'elle ne possédait pas auparavant. L'appropriation du corps sexué, l'investissement d'un nouvel objet d'amour, les remaniements des liens aux imagos parentales qu'un tel investissement entraîne, l'anonymisation du surmoi, autant de facteurs propres à conférer à la séparation une place inédite pour le sujet devenu adolescent. Irène témoigne en un sens d'une telle « nouveauté » puisqu'elle émet le vœu de se détacher de figures parentales devenues, avec la puberté, persécutrices. Mais cette nouveauté est-elle bien une réalité psychique ? Le concept de « pubertaire », élaboré par P. Gutton (1991) rend compte du traitement psychique de la nouvelle réalité physiologique que constitue la puberté. Selon lui, il n'est plus possible de penser l'adolescence comme une reproduction de la névrose infantile, un remaniement compliqué de celle-ci, mais bien au contraire comme un changement de registre inédit. Le pubertaire comporte en effet une dimension radicalement nouvelle, celle de

l'éprouvé génital qui construit une complémentarité entre zone érogène et objet partiel.

Or, cette nouvelle complémentarité, parce qu'elle installe la « folie pubertaire » chez l'adolescent, le contraint à se séparer de figures devenues par trop incestueuses. La réalisation possible des fantaisies incestueuses oblige le sujet au « surmontement » de l'Œdipe infantile. Ainsi, le repli narcissique d'Irène, sans doute lié à la resexualisation pubertaire des imagos parentales, est donc à comprendre comme une phobie d'évitement d'un contact devenu trop brûlant. Mais s'il importe en effet à l'adolescent de se séparer des liens incestueux aux imagos parentales, cette tâche se voit néanmoins singulièrement compliquée par l'intrication du registre narcissique et du registre objectal, qui fusionnent à l'adolescence, de telle sorte qu'il n'est plus possible d'isoler l'un des courants de l'autre. Cette fusion s'accompagne d'ailleurs d'une confusion entre identité et identification, qui induit un trouble au niveau de la différenciation elle-même et ramène l'adolescent aux premiers temps de la vie. Dans sa difficulté à se différencier de ses frères, Irène témoigne de cette confusion identitaire transitoire au sein de laquelle objet et sujet se confondent dans un vécu groupal d'indifférenciation archaïque.

En ce sens, et malgré la nouveauté radicale de l'éprouvé pubertaire, l'adolescence reparcourt les premiers temps de la vie. P. Gutton s'inspire d'ailleurs, pour théoriser une « unité narcissique originaire pubertaire », de la conception de l'unité originaire mère/bébé propre à P. Aulagnier (1981). La reviviscence de l'archaïque est donc bien l'une des caractéristique de l'adolescence, étant entendu que cette reviviscence n'est pas répétition à l'identique mais bien ouverture possible au remaniement. Ainsi, l'adolescence viendrait, non pas parachever un processus linéaire de séparation-individuation initié dès la naissance et dont le déroulement serait chronologiquement repérable, mais bien plutôt rejouer dans un cadre nouveau des partitions déjà connues, de telle sorte que des harmonies ou des disharmonies, inouïes jusqu'alors, peuvent se faire entendre.

L'adolescence replonge donc le sujet dans une indifférenciation proche de celle des premiers temps de la vie. Mais

cette indifférenciation prend une tout autre tonalité, du fait de la reviviscence œdipienne. On peut même penser que la séparation effective d'avec les objets originaires d'investissement est d'autant plus urgente et nécessaire que les vécus d'indifférenciation de l'adolescent font naître des éprouvés incestueux difficilement tolérables. Chez Irène, semblent en effet coexister l'Œdipe et l'archaïque, confondus dans un vécu paradoxal d'isolement et d'envahissement. Si ses parents, et en particulier son père, sont en effet toujours trop présents, elle se décrit également comme seule et abandonnée dans une famille où « personne ne fait attention à personne ». Winnicott repère, chez l'adolescent comme chez le nouveau-né, un isolement semblable à celui du petit enfant (1958), mais cet isolement est compris comme étant paradoxalement lié à une indifférenciation d'avec l'objet. L'adolescent souffre, non pas d'être trop séparé de l'objet, mais, au contraire, d'être confondu avec lui, ce qui empêche l'établissement d'un lien avec cet objet.

Or, qu'est-ce qui se rejoue des premiers âges de la vie dans ce vécu d'indifférenciation d'avec l'objet ? Comment comprendre et interpréter le vécu fusionnel à l'adolescence ? Un détour par le processus de différenciation dans la petite enfance, centrée sur la question du rôle que la séparation y joue, devrait donner un éclairage nouveau à cette problématique adolescente.

Le narcissisme primaire, monade ou dyade ?

De la naissance à la découverte de l'objet, le processus de différenciation semble précéder le processus de séparation, puisqu'il ne s'agit pas tout d'abord pour l'infans de s'éprouver comme séparé, mais bien de s'éprouver comme distinct et différent d'un objet dont il a absolument besoin. Et pourtant, Freud postule dans « Pulsions et destins des pulsions » que le nourrisson serait, du fait de l'auto-érotisme, non seulement séparé, mais même indifférent au monde qui l'entoure (1915). Cette théorie du narcissisme primaire comme fermeture au monde est ensuite dans une certaine mesure remise en question, lorsque Freud reconnaît au moi, au sein du narcissisme primaire, le rôle fondamental d'accueillir en son sein les

objets sources de plaisir et de rejeter les autres. L'auto-érotisme supposé du nouveau-né le rend certes indifférent au monde, mais son *Hilflosigkeit*, sa désaide, confère aux objets un rôle décisif dans le maintien des pulsions d'autoconservation.

Il résulte de ce paradoxe apparent que le narcissisme primaire, dans son acception de monade close fermée au monde, est davantage appréhendable comme un fantasme propre au nourrisson et reconstruit *a posteriori*, que comme une réalité ontogénétique. F. Pasche en déduit que : « L'unité naturelle n'est pas le Je mais le Je *avec* l'Autre, ce qui justifie la notion de nostalgie de l'objet perdu, elle ne pourrait être justifiée autrement » (1965, p. 512). Néanmoins, le concept de narcissisme primaire garde une certaine pertinence pour désigner, comme le souligne S. Lebovici : « L'absence de sentiments de besoin d'aide qui habite le nouveau-né, pourtant totalement dépendant des soins dits maternels » (1997, p. 440). Ainsi comprise, l'illusion d'une monade autosuffisante vise en réalité à dissimuler, à renverser la réalité première et incontestable de la dyade mère/enfant, fusion entre le sujet et l'objet qui les rend indistincts l'un de l'autre et les confond dans un unisson harmonieux. En réalité, pour que le narcissisme primaire puisse prévaloir psychiquement chez le nourrisson comme état anobjectal et indifférencié, un investissement narcissique très particulier de la mère est nécessaire, investissement que Winnicott a tenté de résumer sous la formule désormais célèbre de « la mère suffisamment bonne ». Freud, dans *l'Esquisse*, le désigne comme l'« être-humain-proche » (1895), seul susceptible de faire éprouver au sujet une « expérience vécue de satisfaction » lorsque celui-ci subit l'effet d'une excitation endogène ou exogène. Dès l'origine de son œuvre, Freud a donc la conviction du rôle incontestable et fondamental de l'objet pour le nourrisson humain. Le circuit pulsionnel du nouveau-né nécessite l'*intervention* de cet « être-humain-proche » pour que la satisfaction puisse advenir. La dyade mère/enfant préexiste donc à toute séparation.

Dès lors, comment penser, avec M. Mahler et P. Blos, qu'il est indispensable que le processus de différenciation soit installé pour que se produise le processus de séparation ? Comment concilier cette affirmation avec la reconnaissance

du statut narcissique de certains objets, et en particulier de l'objet maternel ? Ne pourrait-on pas affirmer au contraire que la séparation joue d'emblée un rôle, y compris à l'intérieur même du processus de différenciation : ne serait-elle pas en effet toujours-déjà-là ?

La séparation « toujours-déjà-là »

À la naissance, on ne peut en effet que constater la réalité d'une séparation entre le mère et son enfant, même si l'on peut, avec Freud, souligner qu'elle n'est pas vécue comme telle par l'enfant. La séparation de fait entre la mère et l'enfant apparaît comme un réel incontestable, voire peut-être indépassable. Et c'est bien ce réel de la séparation qui fonde la détresse de l'enfant, son *Hilflosigkeit*. Or, cette séparation « de fait », ce réel de la séparation, ne peut manquer d'être appréhendé par l'enfant, par-delà l'illusion symbiotique. Freud remarque dans « La Négation » que cette reconnaissance de la mère comme objet séparé du moi s'opère au moment où la mère fait défaut à l'enfant (1925 a). La perte temporaire de l'objet, dans ce moment théorico-mythique de la séparation originaire, fonde chez le sujet la capacité représentative. Mais il faut d'emblée remarquer que la représentation lutte *contre* l'absence de l'objet en se le re-présentant : la représentation est d'abord un moyen de « le retrouver, de se convaincre qu'il est encore présent » (p. 170). Ainsi, la représentation s'érige *contre* la séparation, mais aussi *grâce* à elle. Le processus de différenciation est donc lié à la survenue d'une séparation dans la réalité, quand bien même il lutterait d'emblée contre cette séparation tout en la reconnaissant.

L'infans fait l'expérience de la séparation d'avec sa mère, et cette séparation l'amène à différencier l'extérieur de l'intérieur, dans un apprentissage qui le conduit à la prise en compte d'un principe de réalité excédant le principe de plaisir. La séparation œuvre donc comme un opérateur logique, permettant de différencier le moi du monde. La première différenciation opérée par l'activité représentative confère à l'activité psychique un début d'autonomie par rapport à l'objet. Une telle différenciation suppose en effet chez l'infans un

désir de se différencier. La représentation de l'objet ne peut en effet advenir que s'il vient à manquer. Dès lors, l'absence de la mère joue un rôle structurant puisque ce sont ses allées et venues qui ont présidé à la possibilité de sa représentation. Freud note d'ailleurs que la naissance ne produit pas d'angoisse chez le nourrisson car « il n'y avait pas là d'objet dont on pût éprouver l'absence » (1925 *b*, p. 285). La séparation, dans son lien intime à l'absence, est ce qui permet à l'infans de se différencier. On a donc à se séparer de ce dont on naît séparé.

Or, pour M. Klein, l'objet, dont le prototype est le sein, n'est pas manquant, mais au contraire omniprésent. D'une part, il est aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, en raison des mécanismes de projection et d'introjection qui régissent la vie psychique depuis son avènement. D'autre part, la différenciation se fait, non pas entre le sujet et l'objet, mais à l'intérieur de l'objet lui-même, en suivant une ligne de clivage bien particulière : l'objet est bon s'il peut être introjecté et il devient mauvais lorsqu'il se refuse, parce que l'enfant projette alors sur lui sa propre agressivité. Séparer, chez M. Klein, c'est donc tout d'abord séparer les bons des mauvais objets, et ce selon la satisfaction qu'ils sont à même d'apporter. L'absence de la mère prend dès lors un tout autre sens : elle « éveille chez l'enfant la peur d'être remis à de mauvais objets extérieurs ou intériorisés, que ce soit en raison de sa *mort* ou en raison de son retour sous l'aspect d'une *mauvaise mère* » (1934, p. 316). Ainsi, l'objet est toujours présent, même lorsqu'il vient à manquer, puisqu'il se présentifie à nouveau sous sa forme mauvaise : la pensée de la mort de la mère entraîne la peur qu'un mauvais objet ne prenne sa place.

Mais comment l'enfant peut-il concevoir la mort de la mère si sa disparition la fait réapparaître sous sa forme clivée et mauvaise ? La mort peut-elle en effet être pensée indépendamment de l'absence ? L'analyse de M. Klein achoppe ici sur la prise en compte d'un vide représentationnel, lié à l'absence, qui existe nécessairement avant que d'être rempli, serait-ce par un fantasme. Sa lecture trop uniment fantasmatique de la réalité psychique ne permet pas du coup de penser les conditions de possibilité et d'avènement d'une telle

réalité¹. En ce sens, sa description est davantage celle d'un rêve éveillé, elle est proche de la satisfaction hallucinatoire de désir.

Or, la représentation nécessite donc, pour se mettre en place, une négativation de la présence. La perte du sein induit, selon A. Green, la constitution, dans le moi, du cadre maternel comme structure encadrante (1983). L'hallucination négative de la mère, représentation de l'absence de représentation, est l'écran blanc sur lequel pourront venir s'inscrire les représentations : « La mère est prise dans le cadre vide de l'hallucination négative, et devient structure encadrante pour le sujet lui-même. Le sujet s'édifie là où l'investiture de l'objet a été consacrée au lieu de son investissement » (1983, p. 126). Or, s'il en va bien ainsi, la séparation change de statut. Elle n'est plus seulement subie par l'enfant, qui y réagit par la satisfaction hallucinatoire de désir, c'est-à-dire par une hallucination positive : elle devient le fait même de l'enfant, qui à son tour « négative », « absentise » l'objet, dénie sa présence pour permettre au processus représentatif de se déployer.

Détruire l'objet pour pouvoir s'en séparer

Winnicott précise qu'une telle séparation n'est possible que sur le terreau d'un espace partagé entre le sujet et l'objet. L'espace transitionnel, troisième terme entre le sujet et l'objet, permet de dépasser la dualité, voire l'antagonisme entre posséder et perdre, en proposant la prise en compte d'une « aire intermédiaire d'expérience » (1971) qui deviendra l'aire des réalisations culturelles, « espace potentiel » dans lequel la question de la séparation ne se pose plus. Le génie de Winnicott consiste à supporter ce paradoxe que le processus de séparation nécessite justement pour exister la mise en suspens de la question de l'union ou de la séparation d'avec l'objet, en proposant un espace où cette question s'abolit pour pouvoir être élaborée. Dans cet espace, l'absence est présence potentielle et la présence de l'objet, ainsi « trouvé-crée », va de pair avec sa création représentative.

1. Cela étant dit, l'idée que la mère disparue revient « sous l'aspect d'une mauvaise mère » est une idée forte : elle est présente dans les fantasmes des endeuillés.

Avec la notion de « self », Winnicott introduit un « sentiment d'être » qui serait également antérieur à toute différenciation sujet/objet. L'élément féminin pur permet à l'enfant d'être le sein, c'est-à-dire de faire l'expérience d'une fusion à l'objet (1971). Les avancées de Winnicott s'appuient sur les apports des théoriciens de l'attachement, et en particulier J. Bolwby, qui reconnaît un lien fondamental mère/enfant *antérieur* à toute satisfaction pulsionnelle. La rupture avec Freud a lieu, comme on l'a vu, sur ce point fondamental. Winnicott relie le lien objectal pulsionnel au seul « principe masculin pur », principe lié à l'instinct, mais qui est postérieur au sentiment d'être – *sense of being* – lié quant à lui au principe féminin pur. Or, chez Freud, il n'y a pas d'au-delà de la satisfaction pulsionnelle.

Mais, chez Winnicott comme chez Freud, la séparation est liée à l'expérience instinctuelle. L'élément masculin connaît la frustration d'un objet qui lui manque, là où l'élément féminin est mutilé dans son sentiment d'être. Il sont donc à l'origine d'expériences bien distinctes. Le sentiment d'être est bien en effet l'expérience d'une fusion : il est « quelque chose d'antérieur à *être-un-avec* parce qu'il n'y a encore rien eu d'autre que l'identité. Deux personnes séparées peuvent *avoir le sentiment* de n'être qu'un, mais à ce moment dont je parle, le bébé et l'objet *sont un* » (p. 125). Ainsi, la séparation n'est pas donnée d'emblée, mais elle ne peut au contraire venir s'inscrire que sur le fond d'un état de non-séparation qui lui préexiste.

Néanmoins, selon Winnicott, au temps de la « relation d'objet » dans lequel l'objet continue d'être pour une part subjectif succède celui de l'« utilisation de l'objet » qui voit l'avènement de l'objet comme réalité séparé et distincte du sujet. L'« utilisation de l'objet » permet à l'enfant de constituer sa mère comme un objet extérieur à lui. Ainsi, la différenciation précède en effet la séparation. Or, Winnicott considère que le « passage » de la relation d'objet à l'utilisation de l'objet est « la chose la plus difficile peut-être du développement humain », nécessitant une *destruction* de l'objet à laquelle l'objet *survit* (p. 112). Mais Winnicott précise que ce processus nécessite des « conditions favorables ». Il faut en effet, à la fois que l'objet supporte d'être détruit par le sujet,

mais aussi et surtout qu'il puisse survivre à une telle destruction : l'objet ne doit pas exercer de représailles, il doit se laisser détruire et survivre à cette destruction, il ne faut pas qu'il disparaisse lors de cette attaque fantasmatique.

L'analyse de Winnicott met donc l'accent sur le rôle fondamental de la haine dans la séparation d'avec l'objet. Freud constatait déjà que l'objet se découvre dans la haine : « L'externe, l'objet, le haï seraient, au tout début, identiques » (1915, p. 183). La haine met fin à un état fusionnel où le sujet est confondu avec l'objet. Mais la haine pour l'objet n'est pas toujours possible. L'appropriation subjective, nécessaire à la différenciation puis à la subjectivation, pose en effet la question de la façon dont l'objet survit à la destruction fantasmatique du sujet. En effet, si l'objet est carenciel, d'une façon ou d'une autre, alors la séparation devient une expérience qui ouvre sur la destructivité et non sur la création d'une représentation. Le négatif a, depuis A. Green (1993), deux valences : vide créateur et préalable, il permet l'inscription d'une représentation ; vide mortifère, il ouvre sur la destructivité et le négativisme.

La séparation joue donc un rôle fondamental au sein du processus de différenciation. Toujours déjà-là entre la mère et l'enfant comme un réel indépassable mais inaccessible parce que non symbolisable, la séparation est d'abord niée par la dyade mère/enfant avant de venir progressivement s'inscrire comme une création de l'enfant. Ainsi que Winnicott l'a montré, c'est en effet l'enfant qui, dans son fantasme, sépare la mère de lui-même en la détruisant, pour pouvoir peu à peu s'en différencier, dans une opération qui mobilise la haine. Or, y aurait-il un lien entre le négatif, dans sa dimension de refus, voire de haine de l'autre, et la capacité à s'affirmer comme sujet à la fois de ses paroles et de ses actes ? La capacité à dire « non » serait-elle le pivot qui permet de passer du processus de différenciation au processus de subjectivation ? Si tel est le cas, il nous faut à présent déterminer la fonction et la portée de la séparation, à l'adolescence, au sein du processus de subjectivation.

SUBJECTIVATION ET SÉPARATION

C. Chabert, dans sa réflexion sur la subjectivation, évoque une jeune femme, Émilie, affectée d'une difficulté voisine de celle d'Irène : « Émilie ne dit pas : “Je n'aime pas, je ne pense pas, je ne veux pas... ceci ou cela.” Elle ne dit pas non, elle ne prend pas de position subjective, elle énonce sans négation, elle énonce sans “je” » (2006, p. 130). Y aurait-il en effet un lien entre la capacité à dire « non » et le devenir-sujet ? La soumission, l'obéissance font souvent place à l'opposition, la révolte, dans l'irruption d'une subjectivité qui cherche à s'affirmer, comme le note justement P. Jeammet, en « une identité négative qui ne devrait rien à l'objet » (1990, p. 195). L'adolescent dit « non » comme l'enfant avait lui aussi dit non, parfois avec violence, à un certain moment de son développement. Là encore, les liens entre adolescence et petite enfance sont saillants.

Un sujet en quête d'insoumission ?

C. Chabert, toujours à propos d'Émilie, remarque que l'émergence du « je » ne peut se faire que sur fond d'attaque de l'objet. Son analyse, qui reprend l'essentiel des avancées winnicottiennes concernant la destruction de l'objet, met l'accent sur le rôle essentiel de l'agressivité dans l'assomption de la subjectivité. Pour que l'agressivité puisse s'exercer sur l'objet, il faut que l'ambivalence à son égard soit admise. Dans le cas d'Émilie, c'est là que le bât blesse car le risque de perdre l'amour ouvre sur la détresse. Dans le cas d'Irène, c'est également la fragilité des parents eux-mêmes qui met en péril la possibilité d'une telle attaque fantasmatisée. Les défaillances subjectives des parents, perçues, voire sans cesse mises en avant par Irène, la contraignent à un « nous » indifférencié qui signe les difficultés de subjectivation propres, non seulement à elle, mais à l'ensemble de la famille nucléaire. Car, si la reconnaissance de l'ambivalence et de la haine œuvrent bien en effet pour différencier le sujet de l'objet, et donc per-

mettre au processus de subjectivation d'advenir, cette reconnaissance ne peut se faire que si elle ne menace pas directement le moi. C. Chabert remarque que l'accès à l'ambivalence présuppose un accès possible à la haine : « C'est l'ambivalence qui promet un tel mouvement de déplacement, une ambivalence nécessaire car elle permet, de par l'expression de la haine, une séparation effective dont la valeur trophique n'a pas à être démontrée. Mais cette haine pour l'objet ne peut être éprouvée en tant que telle que si une quantité d'énergie libidinale suffisante est susceptible de la rendre supportable » (2005, p. 17).

Un sujet séparé du monde ?

Or, parce que l'adolescence remet le sujet en présence d'angoisses qui sont celles des premiers mois de la vie, la subjectivation adolescente comporte nécessairement la même dimension agressive d'expulsion de l'objet hors de la psyché. Irène témoigne de ce rejet quand elle dit s'enfermer dans sa chambre, à peine rentrée chez ses parents, pour se livrer à une activité d'écriture qui lui permet « d'être dans sa bulle ». Selon R. Cahn, le processus de subjectivation à l'adolescence rime avec « désaliénation par rapport au pouvoir de l'autre, à la jouissance de l'autre » (1999, p. 36). Cette définition fait apparaître ce qui serait, selon R. Cahn, la spécificité du processus de subjectivation, à savoir l'affirmation d'un « non ». En effet, qui dit subjectivation dit, selon B. Penot, assujettissement (2001) à l'autre, qu'il faut reconnaître pour mieux s'en dégager. F. Richard considère que « la subjectivation adolescente peut être dite prise de conscience de la séparation d'avec le monde comme Autre, au sens hégélien : le Moi se constitue alors comme réflexion du désir sur soi, dans un sentiment de perte » (1999, p. 49). Séparation, divorce entre soi et le monde : l'adolescent fait en effet l'expérience subjective d'une coupure radicale entre le monde et lui-même, les autres et lui-même, à l'instar d'Irène qui a l'impression qu'elle ne peut parler à personne, ni à ses parents ni à ses amis, car personne ne comprendrait rien. Mais peut-on sauter le pas et, à partir d'un éprouvé subjectif où on discerne, comme le fait remarquer P. Jeammet, derrière le « rejet boudeur de l'ob-

jet », l' « attente avide de sa présence » (1985, p. 1490), conclure à une opposition structurelle entre le sujet et le monde, comme le fait F. Richard ? Sans doute, si on considère que le processus de subjectivation suppose une affirmation, une prise de parole, qui ne peut aller sans un certain rejet de l'autre. Il y a donc dans l'affirmation subjective une certaine violence faite à l'autre, au monde.

Comme on le voit, le processus de subjectivation présuppose que la séparation d'avec l'objet soit tolérable et qu'elle ne soit pas synonyme d'effondrement, puisque l'avènement d'un « je suis », qui témoigne de l'émergence d'un espace psychique personnel, ne saurait se produire sur fond d'indistinction sujet-objet. Mais si la subjectivation est bien une séparation, comment expliquer que perdure néanmoins, chez l'adolescent, la nostalgie d'une fusion dyadique, ce « sentiment océanique » ?

L'ANDROGYNE, LE MYTHE DU PROCESSUS DE SÉPARATION

Un détour par le mythe de l'androgynie permet sans doute de répondre à cette question. Le mythe de l'androgynie, tel qu'il est relaté par Platon dans *Le Banquet*, me semble en effet pouvoir être un récit mythique possible du processus de séparation. Les protagonistes du *Banquet*, on s'en souvient, sont sommés de faire chacun à leur tour un discours sur l'Amour. Les convives prennent un à un la parole pour raconter l'origine de l'amour parmi les hommes : c'est le récit d'Aristophane que nous retiendrons ici.

L'humanité primitive, selon Aristophane, comprenait trois genres, l'homme, la femme et l'androgynie, à la fois homme et femme. Or, ces hommes primitifs sont doués d'une singulière apparence : pourvus de quatre jambes et quatre mains, ils sont de forme sphérique et ont deux visages opposés l'un à l'autre. Ce sont pourtant des êtres nobles. Descendant des astres, ils ressemblent à leurs ancêtres illustres. Leur *hybris* les conduit à s'attaquer aux Dieux. Zeus les punit en

les coupant en deux. Mais cette coupure inaugure une universelle dérélition :

« Or, quand la nature de l'homme eut été ainsi dédoublée, chaque moitié, regrettant sa propre moitié, s'accouplait à elle ; elles se passaient leurs bras l'une autour de l'autre, elles s'enlaçaient mutuellement dans leur désir de se confondre en un seul être, finissant par mourir de faim, et, en somme, de l'inaction causée par leur refus de faire quoi que ce soit l'une sans l'autre. En outre, quand une de ces moitiés était morte et que l'autre survivait, cette survivante en cherchait une autre, et elle s'enlaçait à elle, aussi bien quand elle avait rencontré une moitié de femme, de femme entière (ladite moitié étant précisément ce qu'aujourd'hui nous appelons une femme), aussi bien quand c'était une moitié d'homme. De cette façon l'espèce humaine disparaissait » (p. 717).

Zeus inverse alors les organes génitaux, rendant ainsi possible l'étreinte sexuelle propre à la procréation et créant par là même l'amour, qui pousse ces deux moitiés à s'accoler l'une l'autre. Le mythe de l'androgynie raconte donc la coupure, et le regret qu'a chaque moitié de son autre moitié, au point de se désintéresser de sa survie pour enlacer la moitié perdue. Mais quelle est donc cette coupure qui nous arrache à nous-même sinon la séparation ?

À la recherche de l'unité perdue

Le pouvoir du mythe de l'androgynie tient en effet à ce qu'il nous dit de la violence pourtant incontournable de la séparation originelle. La coupure y est section, arrachement à une partie de soi-même. Elle est aussi châtement pour une toute-puissance qui s'exhibe, inconsciente du danger qu'elle encourt. L'être primitif, boule sphérique qui se déplace en roulant, est une totalité close sur elle-même. Or, n'est-ce pas là la représentation que M. Mahler a du nourrisson lorsqu'il est en symbiose avec sa mère dans une « unité duelle » si parfaite qu'elle lui confère un sentiment absolu de toute-puissance ? P.-C. Racamier évoque la « séduction narcissique » qui prévaut entre la mère et l'enfant, séduction qui redoute plus que tout la différence (1992). Or, la séparation aura malgré tout lieu, puisque le « deuil originnaire » est : « Le processus psychique fondamental par lequel le moi, dès la prime enfance, avant même son émergence et jusqu'à la mort,

renonce à la possession totale de l'objet, fait son deuil d'un unisson narcissique absolu et d'une constance de l'être indéfinie, et par ce deuil même, qui fonde ses propres origines, opère la découverte de l'objet comme de soi, et l'invention de l'intériorité » (p. 29). Les termes de P.-C. Racamier puisent eux aussi aux sources vives du mythe : possession, unisson narcissique absolu, constance de l'être indéfini... Le mythe de l'androgynie est bien vivant dans cette description métaphorique des origines de la psyché humaine. Ce mythe de l'homme décomplété se retrouve dans nombre de religions, où il crée la figure d'une tragique dérélition humaine face à des dieux qui se sont absentes. Dans la religion chrétienne, le cri de Job : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », est le symbole de cette absolue solitude. Car le mythe de l'androgynie dit la douleur incommensurable de la séparation. Ainsi, le mythe de l'androgynie offre un recours contre toute atteinte, toute coupure, toute limite. Ce mythe renvoie aussi à la bisexualité comme fantasme d'un au-delà ou en-deçà de la différence. La bisexualité opère ici comme refus de la section – sexion – qui, elle, ouvrirait l'espace de toutes les séparations, et surtout de la plus terrible : la mort, dont j'ai montré ailleurs le lien avec la séparation (2006). Or, n'est-ce pas l'unité duelle mère/enfant qui préserve imaginativement le nouveau-né de toute attaque, de toute limite à son plaisir ? Le mythe renvoie en effet à la scission de l'unité symbiotique avec la mère, scission nécessaire parce qu'elle est porteuse de loi et qu'elle rend possible l'amour, le désir, mais scission douloureuse en ce qu'elle s'inscrit imaginativement comme arrachement à une unité dont on aura une éternelle nostalgie.

L'unité duelle

La figure de l'androgynie donne donc une figuration mythique à cette aspiration à l'être-un. N. Abraham, dans ses « Notes du séminaire sur l'unité duelle et le fantôme », évoque l'unité duelle originaire (1987), unité qui ne relève pas seulement du mythe, mais qui s'incarne dans le « *païdométer* », le couple mère/enfant qu'I. Hermann (1943) avait observé chez les grands mammifères. Ce couple originaire accouche de l'individu par arrachement, comme en témoigne

le recours fait à l'image de l'homme ayant perdu son bras droit. Ce manchot pourra soit nier la perte de son membre et créer un membre-fantôme, soit incorporer le traumatisme, c'est-à-dire rééditer la douleur éprouvée au moment de la perte, soit encore créer « une secte intitulée “Mon Bras Droit” » avec d'autres manchots. À travers cette métaphore, N. Abraham entend montrer que nous sommes tous des hommes amputés d'un bras droit car « nous sommes tous des mutilés de mère » (p. 399). La force du mythe est telle que N. Abraham – dans la lignée de M. Mahler, I. Hermann, J. Bowlby, et d'autres – considère la sortie de l'unité duelle comme un arrachement, une amputation définitive qui oriente tout le destin futur : « La mère de tout, c'est la mère perdue. Il y a en nous un creux de mère. Un creux de mère avec un creux d'enfant. Le creux avec son creux, cela forme une unité : je l'ai appelé : l'unité duelle » (p. 344). Mais N. Abraham met cependant en garde contre les dangers d'une complétude si parfaite qu'elle interdit tout espace, toute scission, et partant, toute pensée. On est proche de la troublante séduction narcissique chère à P.-C. Racamier, et dont il a montré la dangerosité si elle vient à perdurer dans un « ant-œdipe » interminable.

Car l'unité duelle n'est pas une réalité objective mais bien un fantasme. N. Abraham décrit en effet l'unité duelle comme toujours déjà perdue, une illusion dont nous gardons à tout jamais la nostalgie. Le mythe de l'androgynie raconte donc le vertige de cette aspiration au rien et au tout que notre narcissisme, comme A. Green l'a mis en évidence (1983), ne cesse de nous faire miroiter comme retour à un état de complétude perdue. Ce vertige est fréquent chez l'adolescent et on peut considérer dans une certaine mesure le recours au « on » ou au « nous » d'Irène comme le signe de cette nostalgie adolescente d'un unisson qui aurait été celui de l'enfance. Freud quant à lui rencontre le mythe de l'androgynie de Platon dans sa tentative de théorisation du dualisme pulsionnel : « Devons-nous, à l'invite du philosophe-poète, risquer l'hypothèse que la substance vivante, au moment où elle prit vie, fut déchirée en petites particules, qui depuis lors aspirent à leur ré-union de par les pulsions sexuelles ? [...] je ne sais pas dans quelle mesure j'y crois » (1920, p. 332). Peut-on y

croire ? C'est en effet la question lancinante qui prolonge le mythe de l'androgynie, car comment expliquer que nous aspirions tant à nous ré-unir si nous n'avons pas d'abord été séparés d'une partie de nous-mêmes ?

RÉFÉRENCES

- Abraham N., Torok M. (1987), *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion.
- Aulagnier P. (1981), *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF.
- Bernateau I. (2006), Sylvie ou comment se séparer des morts ?, *Adolescence*, 24 (2), 453-462.
- Blos P. (1962), *Les adolescents*, trad. franç., Paris, Stock.
- Blos P. (1967), Le second processus d'individuation, in M. Perret-Catipovic, F. Ladame et al., *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, trad. franç., Lausanne, Delachaux & Niestlé, 1997, 113-150.
- Bowlby J. (1969), *Attachement et perte, I : L'attachement*, trad. franç., Paris, PUF, 1978.
- Cahn R. (1999), Colloque avec A. Green. Subjectivation, *Adolescence*, 17 (1), 35-61.
- Chabert C. (2005), *Figures de la dépression*, Paris, Dunod.
- Chabert C. (2006), Le Moi, le Soi et le sujet, in F. Richard, S. Wainrib, *La subjectivation*, Paris, Dunod, p. 123-138.
- Freud S. (1895), Projet d'une psychologie, *Lettres à Wilhelm Fliess*, trad. franç., Paris, PUF, 2006.
- Freud S. (1911), Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique, *Œuvres complètes*, XI, trad. franç., Paris, PUF, 1998, p. 11-23.
- Freud S. (1915), Pulsions et destins des pulsions, *Métapsychologie*, *Œuvres complètes*, XIII, trad. franç., Paris, PUF, 1988, p. 163-189.
- Freud S. (1915-1917), *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, *Œuvres complètes*, XIV, trad. franç., Paris, PUF, 2000.
- Freud S. (1920), Au-delà du principe de plaisir, *Œuvres complètes*, XV, trad. franç., Paris, PUF, 1996, p. 273-339.
- Freud S. (1925 a), La négation, *Œuvres complètes*, XVII, trad. franç., Paris, PUF, 1992, p. 165-173.
- Freud S. (1925 b), *Inhibition, symptôme et angoisse*, *Œuvres complètes*, XVII, trad. franç., Paris, PUF, 1992, p. 203-287.
- Freud S. (1929), *Le malaise dans la culture*, *Œuvres complètes*, XVIII, trad. franç., Paris, PUF, 1994, p. 245-335.
- Green A. (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éd. de Minuit.
- Green A. (1993), *Le travail du négatif*, Paris, Éd. de Minuit.
- Gutton P. (1991), *Le pubertaire*, Paris, PUF.
- Hegel G. W. F. (1807), *La phénoménologie de l'esprit*, trad. franç., Paris, Gallimard, 1993.
- Hermann I. (1943), *L'instinct filial*, trad. franç., Paris, Denoël, 1972.
- Jeammet P. (1985), La dépression chez l'adolescent, in R. Diatkine, S. Lebovici, M. Soulé, *Nouveau Traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, PUF, p. 1477-1499.
- Jeammet P. (1990), Les destins de la dépendance à l'adolescence, *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 38, 4-15.
- Klein M. (1934), Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs, *Essais de psychanalyse*, trad. franç., Paris, Payot, 1968, p. 142-166.
- Lebovici S. (1997), Défense et illustration du concept de narcissisme primaire. Les avatars du narcissisme primaire et le processus de subjectivation, *La Psychiatrie de l'enfant*, 40 (2), 429-463.
- Mahler M. (1967), La symbiose humaine et les vicissitudes de l'individuation, in *Dix ans de psychanalyse en Amérique*, trad. franç., Paris, PUF, 1981, p. 27-50.

- Mahler M. (1968), *Symbiose humaine et individuation, I : Psychose infantile*, trad. franç., Paris, Payot, 1973.
- Mahler M. (1975), *La naissance psychologique de l'être humain*, trad. franç., Paris, Payot, 1980.
- Pasche F. (1965), L'Anti-narcissisme, *Revue française de Psychanalyse*, XXIX (5-6), 503-518.
- Penot B. (2001), La passion du sujet freudien. Entre pulsionnalité et signifiante, Paris, Érès.
- Platon, *Le Banquet, Œuvres complètes, I*, trad. franç., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 693-764.
- Racamier P.-C. (1992), *Le génie des origines*, Paris, Payot.
- Richard F. (1999), Colloque avec A. Green. Subjectivation, *Adolescence*, 17 (1), 35-61.
- Richard F. (2004), Temporalité, psychose et mélancolie à l'adolescence, *Adolescence*, 22 (4), 687-703.
- Richard F. (2007), Freud, un processus primaire posthume, in P. Givre, A. Tassel, *Le tourment adolescent*, Paris, PUF, p. 83-109.
- Winnicott D. W. (1958), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, trad. franç., Paris, Payot, 1969.
- Winnicott D. W. (1971), *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, trad. franç., Paris, Gallimard, 1975.

Isée Bernateau
108, avenue de la République
75011 Paris
e-mail : isee.bernateau@orange.fr

Printemps 2008